

# Le temps des peines

Porté par quatre hommes du village, le cercueil traverse lentement l'église. Derrière marche Louise. Elle est seule, ce qui paraît étrange aux quelques assistants qui accompagnent Augustine dans son dernier voyage. Louise avance, non pas les yeux baissés, comme cela doit se faire, mais le regard levé vers la voûte de la petite église dans laquelle les événements marquants de son existence se sont déroulés : baptême, première communion, confirmation, enfin communion solennelle, vêtue de blanc et portant un voile telle une mariée. C'étaient là des

moments heureux, l'enfance, l'adolescence, les espoirs, les petites joies partagées entre amies, les espérances. Puis, vinrent les peines ; les séquences se succédèrent sans se mélanger. «Un temps pour les joies, un temps pour les peines!» disait la grand-mère, répétant cette phrase comme une certitude venue du fond des âges ; «un temps pour les joies, un temps pour les peines !»

Marchant bien digne Louise laisse trotter ses pensées. Les souvenirs tristes jaillissent : Paul, son frère, tué dès le début de la guerre en 1940, la mort



de sa grand-mère quelques années plus tard, celle de son père voilà quarante ans et maintenant sa mère.

Le cercueil est posé sur les tréteaux devant le chœur. Louise prend place sur le banc réservé à la famille. Pas de parents proches, plus rien, tous disparus, sauf quelques très lointains cousins. Elle a refusé la présence des rares amies qui, de temps à autre et de moins en moins souvent, téléphonaient pour demander des nouvelles d'Augustine. Derrière elle, les assistants s'assoient à leur tour. L'église est quasiment déserte. Les deux femmes vivaient repliées sur elles-mêmes depuis si longtemps, que peu à peu le village les avait, pour ainsi dire, oubliées. Existaient-elles encore dans ce lieu perdu, cet ancien couvent, construit par des Prémontrés aux belles heures de la religion et transformé en ferme à la révolution.

Le curé officie, marmonnant prières et litanies, reprises, à temps irréguliers par les fidèles parfaitement informés (dans cette campagne lointaine il y a davantage d'enterrements que de baptêmes ou de mariages). Louise suit la liturgie, s'agenouille quand il faut et se signe aux bons moments. Que sa mère soit partie ne la désole pas outre mesure. Depuis plusieurs années Augustine déclinait refusant les secours de la médecine. La veille de sa mort, le docteur pénétra dans la chambre et examina la pauvre vieille qui geignait depuis plusieurs semaines. «Les miracles n'existent pas» dit-il en fixant le crucifix accroché au mur. Avant de quitter la pièce, il désigna un sous-verre renfermant une photo d'aspect suranné, où apparaissait une jeune fille vêtue d'une robe à fleurs. «C'est elle?» demanda-t-il. «Quelle était belle!». Puis il partit, emportant le poulet soigneusement plumé que lui offrit Louise en le remerciant pour cette intervention dont elle n'attendait rien.

Pour Louise le prêtre fait bien les choses, il les fait comme elles doivent être faites, sonner la clochette, élever l'hostie, la briser, puis, le ciboire entre les mains, s'incliner tandis que les têtes se penchent docilement. Dans son homélie, bien sûr, il s'attendrit sur le corps qui gît entre ses quatre planches, il énumère les bons côtés de la morte : une femme exemplaire, restée veuve à quarante ans, menant la petite ferme avec courage et compétence, aidée par sa fille, un exemple elle aussi.

Louise entend tout cela. Intérieurement elle a envie de rire, quelle farce que la vie ! Quelle défaite que la mort ! Quelle comédie que cette cérémonie ! Ses pensées naviguent à nouveau dans le temps. L'enfance ressurgit : les seaux de lait à porter, les soins à donner aux poules, aux lapins, aux cochons, parfois aussi au petit veau né prématurément. Et puis, heureusement aussi, l'école avec une maîtresse pleine de bonnes intentions, distribuant bons points et bonbons, donnant une petite tape sur la tête en passant entre les rangées ; les récitation, les chansons, la joie quoi ! Puis il y eut la guerre, un temps très noir, Paul dont on est sans nouvelles, Paul enfin pour qui l'Adjudant-Chef de gendarmerie se présenta un beau matin de printemps alors que chantaient les mésanges et que les fleurs saturaient le verger de leur parfum entêtant.

- Petite, où est ta mère, où est ton père ? C'est pour ton frère.

- Paul va bientôt revenir ?

L'adjudant secoua la tête, Louise lui indiqua le champ des Mûriers où il trouverait ses parents. Ils revinrent les yeux tristes, le père lissant sa moustache, Augustine pleurant dans son tablier de grosse toile bleue.

Paul traversa l'église, un drapeau tricolore étendu sur son cercueil, accompagné des anciens combattants, médailles au revers du veston.

Le prêtre agite une nouvelle fois la clochette invitant à la communion. Louise se lève la première, c'est ainsi que cela que cela doit se faire ; la famille d'abord et la famille c'est elle. Elle, qui raide, les mains jointes, se dirige vers l'autel. Le prêtre lui remet l'hostie qu'elle porte à sa bouche en regagnant sa place. Les assistants communient à leur tour; il faut bien honorer une dernière fois Augustine, tout en pensant à Louise, seule pour l'éternité.

Pendant l'occupation, Louise connut une parcelle de bonheur. Des réfugiés venus du nord affluèrent. Une famille demanda asile à la ferme, ils furent logés dans une chambre destinée autrefois, au frère lai qui surveillait les chevaux. Ils étaient quatre, les parents et deux enfants : Angélique une fille aux yeux bleus, et Simon son frère, un garçon étrange, silencieux, pensif, le plus souvent hors des jeux habituels, plongé dans les livres que la maîtresse lui prêtait chaque mercredi. Louise passait de longs moments avec ses nouveaux



compagnons, les silences de Simon et le bavardage d'Angélique emplissaient sa vie. Pour leurs jeux ou leurs parlottes, ils se réfugiaient dans l'ancienne chapelle qui servait de grange, les bottes de foin odorant remplaçaient les prie-Dieu et le caquètement des poules les chants sacrés. En dépit de cette occupation sacrilège, il régnait en ce lieu faiblement éclairé par de petites fenêtres, un, on ne sait quoi, de mystérieux, qui faisait que les enfants eux-mêmes, parlaient à voix basse.

Quand l'armistice fut signé, quand les rationnements débutèrent, amenant dans les campagnes des citadins en quête de subsistance, les réfugiés partirent avec dans les yeux une lueur d'espoir. N'allaient-ils pas retrouver leur ville leur rue, leurs habitudes ? Simon embrassa la mère et le père, il eut un moment de recul devant Louise comme s'il voulait mieux la regarder, puis elle sentit ses lèvres chaudes lui caresser la joue, « je reviendrai » dit-il dans un souffle qui inonda le creux de son oreille.

56

Et le temps passa, la guerre, la victoire, le calme et le retour à une vie qui de jour en jour transformait les campagnes. Les tracteurs remplacèrent les chevaux, il fallut se séparer de la Douce et du Gris qui partirent pour les abattoirs. Le père vécut quelques années puis il mourut, terrassé par une pneumonie contractée alors qu'il courait après un veau, sous une pluie fine et traîtresse d'avril. Comme Paul il eut droit au drapeau. Poilu de 14, arraché à sa terre, envoyé dans les avant-postes, piétinant la boue des tranchées, participant à des combats sans issue, relevant les morts et les blessés, sourd aux gémissements qui s'éternisaient jusqu'au petit jour ; il n'aimait guère parler de sa guerre.

Après l'école du village et le certificat d'études, Louise aurait pu aller au collège du chef-lieu ; la maîtresse avait bien dit qu'elle avait des capacités, pourquoi ne deviendrait-elle pas institutrice ? Augustine hocha négativement la tête, et la maîtresse comprit qu'elle ne devait pas insister. Les choses en restèrent là. Louise était nécessaire à la ferme. Il fallait remplacer le père, faire face au travail, guider l'ouvrier employé pour les tâches les plus rudes.

Le prêtre récite les litanies qui marquent la fin de l'office. Louise, le regard absent, revit ce jour où, accompagnant ses quatre chèvres dans une

pâturage, tandis que le soleil de juillet haut dans le ciel éclaboussait les prés et les haies, elle entendit un pas pressé. Se retournant elle vit ce jeune homme aux yeux pleins de bonheur qui s'approcha jusqu'à la toucher et pencha la tête pour l'embrasser.

-Vous ne me reconnaissez donc pas ?

Louise chercha, fit de longs efforts, non, elle ne le reconnaissait pas, il poursuivit : « Je suis Simon, vous ne vous souvenez pas de moi ? »

Simon l'enfant sage, l'enfant étranger au monde apparaissait devant elle, dans toute sa simplicité de jeune homme solide, éclatant de santé, les épaules larges, le torse moulé dans un maillot aux couleurs vives, portant l'inscription d'une université américaine.

- Oui je suis Simon, voyez-vous, comme vous j'ai grandi !

Louise, suffoquée, s'assit sur le talus la tête entre les mains. Simon, qu'elle gardait au tréfonds de sa mémoire surgissait, alors que précisément, sa pensée naviguait dans les eaux incertaines du passé. Que venait faire Simon dans sa campagne ?

- Je suis revenu pour vous voir, vous, l'amie de ces années de plomb.

- Mais que me voulez-vous, avez vous vu ma mère ?

- Bien sûr, c'est elle qui m'a indiqué votre chemin. La main tendue elle a simplement dit : Louise est vers les Fouènes, là où l'herbe est plus haute pour les bêtes.

Simon resta dix jours à la ferme, il aida, sans que rien ne lui soit demandé. Les veillées se passaient dans la vaste salle qui autrefois servait de réfectoire aux moines. Louise le regardait, cherchait ses yeux, sentait une fine crispation serrer son cœur. Tout deux partaient ensemble surveiller les bêtes. Il s'arrangeait toujours pour rester avec elle dans les prés sous le regard inquiet d'Augustine. Un soir, alors que le soleil terminait sa course en se noyant dans l'étang du Grand champ, il lui saisit la main, l'attira contre lui et l'embrassa. Un premier baiser d'amour pour Louise qui crut mourir d'émotion.

Le curé prononce maintenant des paroles d'apaisement, de paix, de recueillement, il porte un regard interrogateur sur Louise ; avant la cérémonie les dames de la paroisse lui ont demandé si elle désirait prononcer quelques mots pour évoquer sa mère, elle a refusé, que pourrait-elle dire ? Elle ressent à peine sa tristesse, la vie s'écoule, puis vient la mort, qu'y a-t-il à dire à cela ?



Les choses sont ainsi. Bien sûr, une longue cohabitation se termine, mais ne devait-elle pas se terminer ? Une grande paix l'envahit, un soulagement inexplicable s'affirme tandis que le retour sur le passé se poursuit et que le curé enchaîne la suite de la cérémonie d'un air désolé.

Simon l'embrassa une nouvelle fois sur les lèvres sous le regard médusé d'Augustine. Puis, il enfourcha la moto et disparut derrière le mur qui ceinture la cour.

- Pourquoi est-il venu ? demanda Augustine, tandis que Louise essayait une larme. J'espère qu'il s'est bien tenu avec toi.

Sans répondre Louise partit avec ses chèvres dans l'étroit sentier qui conduit aux abords de l'étang. Simon revint, plusieurs fois dans l'été. Il écrivit aussi. Augustine laissait paraître son inquiétude.

- Pourquoi vient-il si souvent ? Maugréait-elle quand il annonçait sa venue.

- Chaque retour unissait davantage les deux jeu-

nes gens ; Ils ne se quittaient pour ainsi dire pas. Ensemble ils partaient aux champs, ensemble ils allaient au village, ensemble ils passaient de longues soirées la main dans la main. Et puis, la dernière nuit, Louise entendit des pas près de sa chambre. Simon entra sans parler et s'allongea auprès d'elle. Les caresses si longtemps retenues, les baisers plus profonds qu'un abîme, le mélange de leurs corps, s'épanouirent dans la pénombre et le silence. Je t'épouserai, dit Simon en la quittant au petit jour alors que les premiers chants d'oiseaux rompaient le silence. Mes études vont bientôt se terminer et tu viendras vivre avec moi. Cette demande surprit Louise. Que quelqu'un de la ville veuille l'épouser, elle, la petite paysanne ! Ne sachant que répondre elle prit la main de Simon et la posa sur son cœur.

- Il bat bien vite, dit-il. Ma demande t'intrigue, mais depuis toujours ton visage est figé dans ma pensée, souviens-toi de vos jeux auxquels je n'osais participer, je te regardais jouer avec ma



sœur, je me sentais de trop et pourtant déjà j'aimais ton visage.

Dans l'étroit couloir, il croisa Augustine qui ne dit mot. Bien sûr, quand il fut parti, elle laissa paraître, sa colère.

- Je sais tout, je l'ai vu sortir de ton lit, tu t'es conduite comme une traînée, qu'auraient dit ton père et ton frère ? Crois-tu qu'ils auraient approuvé ? Ou'il ne revienne plus jamais ici, à moins que tu ne te trouves enceinte, et qu'il en tire les conséquences !

Louise baissa la tête, son cœur éclatait.

- Il a dit qu'il voulait m'épouser.

- C'est ça te prendre à la ferme ! Penses-tu à moi ? Imagines-tu que je donnerais mon consentement pour qu'il t'emmène ! Que deviendrait l'exploitation ? Tu sais très bien que je ne pourrais rester seule. Si tu dois te marier c'est moi qui te trouverais un mari, bien comme il faut, prêt à prendre sa part de l'ouvrage.

Les choses en restèrent là, le silence des veillées reprit, le labeur quotidien se poursuivit, Augustine vit avec satisfaction le ventre de sa fille rester plat.

Les lettres de Simon continuèrent à arriver, apportées par le facteur qui les remettait à Louise avec un sourire complice.

- Jamais je ne te laisserai partir, répétait alors Augustine.

L'office se termine, le prêtre invite l'assistance à saluer une dernière fois la morte en bénissant le cercueil. Louise est la première à agiter dans un vague signe de croix le goupillon de bronze, puis suivent les cousins éloignés et enfin les gens du village qui tournent vers elle un regard empreint de compassion.

La terre recouvre la tombe, quelques fleurs sont déposées sur le monticule, Louise ferme la marche et regagne la ferme. La maison paraît immense. Dans la grande pièce le feu est éteint, Louise l'allume. Bientôt son anniversaire lui rappellera qu'elle a dépassé la soixantaine, cet âge qui marque la fin des espérances, désormais elle est seule, véritablement seule pour toujours. Elle sort de son livre de prières cette photo que lui remit Simon le jour de son départ. Simon, qui, dans sa dernière lettre, lui apprit qu'il avait parlé de ses intentions à ses parents et que ceux-ci s'apprêtaient à faire la demande.

Jamais le courrier annoncé ne vint. Les jours s'écoulèrent, le facteur se fit de plus en plus rare,

venant furtivement, comme s'il comprenait que la part de bonheur qu'il apportait depuis plusieurs mois était venue à son terme.

Louise réalisa qu'ainsi se terminent les rêves ! Par la suite, sa mère insista pour qu'elle accepte tel ou tel fils de fermier des environs prêt à reprendre l'exploitation, mais murée dans le secret de sa déception, Louise repoussa chaque demande.

La chambre garde ses volets clos, pourtant il faut ranger, porter les vêtements chez les sœurs qui les recueillent pour quelques centres de bienfaisance. Dans la lourde armoire les piles de draps emplissent les rayons. Louise trie. Sous des serviettes, sentant bon la lavande, elle découvre avec surprise une lettre adressée par les parents de Simon. Un courrier jamais évoqué par sa mère qu'elle lit avec émotion. Oui, ils étaient d'accord pour cette union, oui, Louise ne sera pas malheureuse avec leur fils. «Après le mariage elle ira vivre avec lui dans ce pays lointain où il a obtenu un poste d'ingénieur. Nous attendons votre réponse et sommes prêts à venir vous voir pour que les choses se fassent comme elles doivent se faire». Que répondit Augustine, pour que s'ensuive le silence ?

Louise réalise qu'il est trop tard pour se débarrasser de tant d'amertume ; tant d'années ont passé, tant de non-dits ont jalonné son existence, tant de rancœurs se sont accumulées. Le feu crépite dans l'âtre, elle froisse et jette le papier fragilisé par le temps qui brûle en quelques secondes, éclairant l'ancien réfectoire des moines. Puis, regagnant la chambre, elle décroche le crucifix et l'utilisant comme un marteau détruit rageusement le sous-verre posé sur la commode. ■